HAL
open science

Un instrument, deux enquêtes de terrain, des archives : l'épinette des Vosges et ses dispositifs documentaires (1957, 1970-1972)

François Gasnault

▶ **To cite this version:**

François Gasnault. Un instrument, deux enquêtes de terrain, des archives : l'épinette des Vosges et ses dispositifs documentaires (1957, 1970-1972). Les sources de l'histoire de la lutherie : actes de la journée d'étude de Mirecourt, Amis du Vieux Mirecourt - Regain, Archives départementales des Vosges et Musée de la Lutherie et de l'Archèterie, pp.103-111, 2017, 978-2-9512867-0-2. hal-01989246

HAL Id: hal-01989246

https://hal.science/hal-01989246v1

Submitted on 22 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

François GASNAULT, IIAC-LAHIC[1]

Un instrument, deux enquêtes de terrain, des archives :
l'épinette des Vosges et ses dispositifs documentaires (1957, 1970-1972)

Les Vosges et singulièrement Mirecourt ont offert à cet artisanat d'art par excellence qu'est la lutherie un foyer renommé, qu'ont longtemps animé des ateliers produisant en abondance, à côté des autres voix du quatuor, ce violon qui est autant l'instrument du ménétrier de village que celui du concertiste. Mais les Vosges ont aussi été, comme le nord de la France, une terre d'élection pour la fabrication et la pratique traditionnelles d'un autre instrument populaire, l'épinette. Si confidentielle voire peu considérée qu'elle soit, l'épinette des Vosges mérite, au même titre que le violon, l'alto, le violoncelle ou la contrebasse, qu'on s'intéresse à ce qui charpente son « régime d'historicité », à savoir les sources documentaires qui, ici et naguère, permettent de savoir où, par qui et comment l'instrument a été assemblé et pratiqué.
À ce titre on traitera de deux enquêtes sur le terrain que l'épinette a suscitées en 1957 puis en 1970. Seront caractérisés les corpus documentaires qui en préservent la trace dans leur diversité typologique, en les localisant dans les institutions patrimoniales qui les conservent et en dégageant les perspectives d'exploitation qu'elles recèlent.
En préambule, il n'est sans doute pas superflu de procéder à quelques rappels concernant leur objet commun[2].
L'épinette des Vosges est une cithare avec deux types de cordes, les chanterelles (réservées à la mélodie) et les bourdons, joués en continu ; on trouve des instruments assez semblables en Europe, de l'Islande à la Hongrie, et le dulcimer des Appalaches lui est également apparenté. L'épinette se joue, posée à plat sur une table, avec un bâton, qui se déplace sur les chanterelles, et un plectre qui pince toutes les cordes.
Il s'agit d'un instrument fondamentalement populaire, même si la très bonne société qui fréquentait les villes de cure comme Plombières ou Vittel, s'en est entichée dans les années 1860-1890. C'est même un des très rares instruments populaires français joué traditionnellement par les femmes, ce qui lui vaut d'avoir été qualifié d'instrument de cuisine, qui plus est pour accompagner le chant, à rebours d'une pratique sociale dissociant usuellement musique instrumentale et musique vocale.
La fabrication de l'épinette est documentée dans les Vosges depuis le début du XIXe siècle et on relève de nettes différences morphologiques entre les épinettes de Gérardmer et celles du Val d'Ajol : celles-ci font au plus 65 cm de long, pour 6 à 8 dans leur plus grande largeur, et elles n'ont que cinq cordes ; celles-là sont plus longues (80 cm), plus larges (10 cm) et peuvent compter jusqu'à neuf cordes (dont cinq bourdons).

1. L'enquête des « ATP »

La première enquête sur l'épinette des Vosges a été co-financée par un organisme public encore jeune puisque le musée national des arts et traditions populaires (MNATP) atteignait seulement, en 1957, son vingtième anniversaire. Issu du démembrement du musée d'ethnographie du Trocadéro, il avait en effet été créé à l'initiative de Georges Henri Rivière (GHR), sous le patronage de Jean Zay, le ministre de l'Education nationale du gouvernement de Front populaire, en même temps que le musée de l'Homme, logé, comme lui, au palais de Chaillot mais dans l'aile opposée[3]. Rattaché à l'administration des Beaux-Arts (alors que le musée de l'Homme dépend du Muséum national d'histoire naturelle), le MNATP avait noué d'emblée des liens avec un établissement public dont Jean Zay avait également favorisé la fondation, le Centre national de la recherche scientifique (CNRS), en conformité avec le concept de « musée-laboratoire » dont GHR a été l'infatigable propagandiste... et le bénéficiaire, obtenant de cet organisme les affectations de cadres scientifiques que la direction des musées de France tardait à lui concéder. C'est à cette enseigne que Claudie Marcel-Dubois (CMD), collaboratrice occasionnelle de GHR dès 1937, a été recrutée officiellement et à

1 Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain – Laboratoire d'anthropologie et d'histoire de l'institution de la culture (UMR 8177, CNRS-EHESS).

2 En s'inspirant des indications, principalement organologiques, fournies par Jean-François Dutertre dans la pochette de son disque édité en 1974 par Le Chant du monde (collection « Spécial instrumental »), et par Claudie Marcel-Dubois dans les notices qu'elle réserve à l'épinette, au sein du catalogue, qu'elle a dirigé, de l'exposition du MNATP dont elle était le commissaire, *L'instrument de musique populaire. Usages et symboles* (Paris : 1980, Réunion des musées nationaux, p. 57).

3 Dans une bibliographie abondante sur la proto-histoire et les débuts du MNATP, les ouvrages de référence sont dus à Pascal ORY, *La belle illusion: culture et politique sous le signe du Front populaire, 1935-1938* , Paris, Plon, 1994, p. 499-509, et à Martine SEGALEN, *Vie d'un musée. 1937-2005*, Paris, Stock, 2005.

temps plein à partir de 1942, en tant que chargé(e) de recherche[4] ; et il en est allé de même pour Marie-Marguerite Pichonnet, dite Maguy Andral (MPA), qui assiste la première nommée, à partir de la toute fin 1945[5].

L'une et l'autre prennent en charge, longtemps sans assistance, les activités du musée dans le domaine musical et le dotent d'une phonothèque dont les collections s'amorcent avec leurs enregistrements de terrain. Bientôt, elles créent au sein du laboratoire incorporé au musée un « département » dont elles forment toute l'équipe, et qui reçoit, au milieu des années 1950, une dénomination empruntée à une discipline alors émergente, l'ethnomusicologie[6].

L'enquête ethnographique, dite d'abord « de folklore musical », tient une grande place dans l'activité du département. Presque chaque année, souvent à plusieurs reprises au cours d'une même année, un terrain choisi fait l'objet de collectes intégrant les questions organologiques, quand elles ne leur sont pas exclusivement dédiées : ainsi en 1954, à Barjols (Var) où les chercheuses questionnent, photographient et filment Marius Fabre, un des derniers menuisiers provençaux à tourner galoubets et tambourins[7] ; plus encore en 1956, quand CMD se rend à La Couture Boussey (Eure), haut-lieu de la facture instrumentale française, pour une mission d'inspection du musée des instruments à vent[8].

C'est dire si le projet vosgien s'inscrit dans un programme de recherche et à quel point il a été soigneusement préparé. CMD, dans la demande d'ordre de mission qu'elle soumet à GHR en février 1957, en apporte la preuve en expliquant que « depuis longtemps [elle et sa collaboratrice forment] le projet de procéder sur place à quelques enregistrements de chants et d'instruments de musique auprès de paysans ou d'artisans dans les régions de Remiremont, de Gérardmer, de Mirecourt, etc. »[9]. Trois ans auparavant, elle a entamé une correspondance avec Guy Michel, alors très jeune prêtre du diocèse d'Epinal, lequel l'entretient des recherches qu'il mène sur l'épinette, spécialement au Val d'Ajol, et lui propose d'aider le musée à acquérir des spécimens de cet instrument[10]. En 1955, trois joueurs d'épinette, peut-être diligentés par lui, « venus », en tout cas, « tout exprès de Gérardmer »[11], se présentent au palais de Chaillot et se prêtent de bonne grâce à une séance d'enregistrement, qui permet de découvrir ce « type gérômois de l'épinette (...) jusqu'alors inconnu (…) [et d'établir qu']il y eut, entre les deux guerres encore, un centre de fabrication dont un menuisier a pris dans le pays aujourd'hui la suite »[12]. Stimulées par cette visite, les ethnomusicologues assignent à l'enquête dont GHR a validé le principe les objectifs suivants : enrichir les connaissances sur « le type le plus occidental de la cithare européenne[13] » et apprécier le caractère « régionaliste et/ou populaire du répertoire musical affecté à cet instrument », en étudiant sa « fabrication » et en recueillant « les airs ou éléments musicaux traditionnels vosgiens »[14].

La mission dure onze jours, du 4 au 14 octobre[15], la première journée étant absorbée par l'accomplissement du trajet depuis Paris et la dernière étant principalement dédiée à une visite de la chapelle que Le Corbusier

---

4 Archives nationales (désormais Arch. nat.), fonds du MNATP, 20130147/152, dossier nominatif CMD.

5 Ce que détaille une notice de titres et travaux établie en 1969, Arch. nat., 20130147/134.

6 Cf. Brice GÉRARD, *Histoire de l'ethnomusicologie en France (1929-1961)*, Paris, L'Harmattan, coll. Histoire des sciences humaines, 2015.

7 Arch. nat., 20130043/56 (archives écrites) et 20130007/10 (archives sonores, n° d'inventaire MNATP 1954.02).

8 Arch. nat., 20130043/69 (archives écrites) et 20130147/152, rapport d'activité 1956-1957 de CMD, février 1957.

9 Arch. nat., 20130147/152, note du 28 février 1957 au conservateur en chef du MNATP.

10 Cette correspondance est regroupée dans le dossier de la mission Vosges d'octobre 1957, Arch. nat., 20130043/71. Guy Michel enseigne alors à l'institution Saint-Joseph d'Epinal. Peu après l'enquête du MNATP, il publie « L'épinette au Val d'Ajol au cours du XIXe siècle » dans *Le Pays lorrain*, 1958, n°1, p. 15-23. Revenu à l'état laïc, il fait paraître au moins deux autres études (1968 et 1978) qu'il signe Guy-Jean Michel. Il a fait don de la documentation qu'il avait réunie au luthier Christophe Toussaint, lequel l'a déposée aux Archives départementales des Vosges pour numérisation. Inventaire consultable à l'adresse http://www.archives-lutherie-mirecourt.fr/atom/index.php/fonds-guy-jean-michel-christophe-toussaint (page consultée le 3 août 2016).

11 Arch. nat., 20130147/152, rapport d'activité 1954-1955 de CMD, février 1955.

12 *Ibidem.* Les quatorze enregistrements réalisés (n° d'inventaire MNATP 1955.03) sont conservés sous la cote Arch. nat., 20130007/12. A noter que cinq enregistrements d'épinette avaient déjà été effectués en 1953 au « laboratoire des ATP » (Arch. nat., 20130007/9, n° d'inventaire MNATP 1953.10).

13 *Ibidem*, février 1957, rapport d'activité 1956 et programme 1957.

14 Arch. nat., 20130043/71, dossier de la mission Vosges, 3 octobre 1957, ordre de mission.

15 Et non sur trois semaines, comme CMD l'a affirmé à la rubrique « Missions » des « Chroniques » du musée, qui figure dans le second fascicule du t. VI d'*Arts et traditions populaires*, 1958, p. 85.

vient de construire à Ronchamp (Haute-Saône)[16]. Sa brièveté peut surprendre, quoiqu'elle n'ait rien d'exceptionnel pour des chercheuses que leurs responsabilités au musée, autant que les contraintes budgétaires, empêchent de s'éloigner de Paris plus de deux semaines. Mais, dans ces conditions, il ne saurait être question d'immersion, à l'opposé méthodologique de ce que leurs collègues ethnomusicologues attachés au musée de l'Homme pratiquent avant de le théoriser sur leurs terrains d'Afrique sub-saharienne.

L'itinéraire suivi part du massif vosgien, à l'est du département, remonte au nord, dans la vallée de la Moselle puis dans la plaine de l'ouest, avant de plonger au sud jusqu'en Haute-Saône : Gérardmer et Xonrupt-Longemer (du 5 au 7 octobre) puis Remiremont (les 8 et 9) avant le Val d'Ajol (du 11 au 13) accueillent les étapes les plus longues ; les enquêtrices ne font que passer à Epinal, pour consulter chez un ecclésiastique une méthode d'épinette publiée au début du XXe siècle mais absente au catalogue des bibliothèques publiques ; elles ne s'attardent guère davantage à Mirecourt, ce qui est plus déconcertant.

A chaque étape, elles rencontrent d'abord leurs correspondants, au sens que la sociabilité académique assigne à ce terme : ils aident à dresser la liste des informateurs possibles et, souvent, à fixer les rendez-vous avec les mieux disposés d'entre eux. Parmi ces intermédiaires, il faut au moins citer Jean Grossier, marchand de nouveautés à Gérardmer où il anime un groupe folklorique, Les Ménestrels de Gérardmer, mais aussi premier ethnographe, on ne peut plus autodidacte, de l'épinette en terrain gérômois[17]. Quant aux informateurs, ils se répartissent en deux groupes, que distinguent à la fois le rapport avec l'instrument et, à quelques exceptions près, le genre :

- le premier groupe réunit les facteurs, luthiers professionnels (à Remiremont, Henri Poussier ; à Mirecourt, Pierre Voiry, directeur de l'usine Couesnon[18]) et/ou artisans du bois assemblant occasionnellement des épinettes (Constant Guéry à Xonrupt-Longemer, Joseph Bolmont et Georges Gallaire au Val d'Ajol) : C. Marcel-Dubois et Maguy Andral peuvent ainsi observer les processus de fabrication dans quatre ateliers et réunir les matériaux pour un travail comparatif, tant morphologique qu'anthropologique ;

Doc. 1 : fabrication de l'épinette des Vosges dans l'atelier Constant Guéry à Xonrupt-Longemer (Vosges), octobre 1957 (MuCEM, Ph.1957.124.57, Cliché Pierre Soulier)

- le second groupe est formé des interprètes, qui sauf à Remiremont[19], sont le plus souvent des chanteuses s'accompagnant à l'épinette. Sont successivement enregistrés, à Xonrupt-Longemer puis Gérardmer, Lucie Marchal, sa sœur, Elisabeth Thierry, et sa fille, Jeannine, ainsi que Mme Pierrel et Emile Valence ; à Mirecourt, Mmes Gaudel, Lecouanet (ou Jacquot) et Jeandelle ; au Val d'Ajol, enfin, Laure Gravier, qui est à la fois une parente par alliance des Lambert, ces fabricants d'épinettes tenant atelier au hameau de la Feuillée Dorothée, et l'héritière du répertoire – instrumental et vocal - de Dorothée Vanson, dont le toponyme s'est approprié le prénom, ainsi que sa fille Gisèle et deux autres personnes : Marie Breitel et Marie Richard.

Doc. 2 : Laure Gravier jouant de l'épinette des Vosges, Le Val d'Ajol (Vosges), hôtel Enfoncé, octobre 1957 (MuCEM, Ph.1957.124.241, Cliché Pierre Soulier)

Menée à bride abattue, l'enquête a donc été, au moins quantitativement, productive. Suivant une habitude peut-être due au conditionnement administratif, les chercheuses détaillent complaisamment leur tableau de chasse[20] : rencontre avec 31 informateurs, enregistrement de 24 chansons et de 54 airs instrumentaux[21], inscription à l'inventaire du musée de 321 phonogrammes[22] (dont 171 rassemblent les séquences des

16 Même si les enquêtrices y ont aussi recueilli le témoignage d'un menuisier nommé Geney qui avait fabriqué, à partir d'un modèle du Val d'Ajol, une épinette dont il jouait (médiocrement).

17 Les résultats de ses investigations sont publiés sous le titre « L'épinette dans la vallée des Lacs », dans *Au pays des Lacs. Arts et traditions des Hautes-Vosges*, Gérardmer, 1960, t. I. Ont également facilité l'enquête des ATP Mgr Noël, évêque d'Epinal, Philippe Laberte, directeur des établissements Laberte et Magnié, luthiers à Mirecourt, Alfred Acoulon, directeur de la manufacture Thibouville-Lamy (à qui il a été demandé de recommander CMD à André Chénier, son chef de fabrication mirecurtien), ainsi que le docteur M. Maulini, chargé de la mettre en rapport, à Ronchamp, avec « l'ancien artisan Mr. Geney » (Arch. nat., 20130043/71, lettre CMD du 4 octobre 1957).

18 A Mirecourt, Marcel-Dubois et Andral visitent également l'atelier René Cune et la maison Massicot, spécialisée dans les accessoires pour luthiers.

19 Où trois des cinq informateurs enregistrés sont des hommes nommés Poussier, Gaspard et Ehrenbach.

20 Dans deux comptes rendus, imprimé pour CMD (et déjà référencé à la note 13), dactylographié pour MPA (Arch. Nat., 20130147/134), entre lesquels on relève quelques variations.

21 CMD en dénombre 71.

22 Aujourd'hui conservés aux Archives nationales sous les cotes 20130007/18 et 19 (bandes magnétiques) mais aussi sous forme de fichiers numériques. A noter que MPA n'en recense « que » 300.

reportages en atelier sur la fabrication de l'épinette) et de 279 clichés photographiques[23], auxquels s'ajoutent trente documents graphiques[24] (appelés « relevés d'instrument »). Sans oublier trois épinettes achetées ou reçues en don[25], au Val d'Ajol et à Remiremont, ainsi que les quatre acquises dans les mêmes localités, quelques mois avant l'enquête, par l'intermédiaire de l'abbé Michel.
CMD et MPA auraient pu ajouter les quelque mille feuilles ou feuillets de carnets tous formats qu'elles ont noircis[26], témoins éloquents du degré d'élaboration d'un dispositif documentaire bien rodé. On y distingue quatre carnets de terrain, trois d'« observation des fabricants », un registre des informateurs, le catalogue des instruments et deux registres de transcription (manuscrite) des informations recueillies lors des séances d'observation de la fabrication d'épinettes.
De tout ce matériel multimédias, l'exploitation, pour ne rien dire de la valorisation, est restée en-deçà du médiocre : elle se borne à une vingtaine de lignes rendant compte dans la revue du musée d'une conférence à la Société d'ethnologie française « avec auditions et projections », donnée le 12 juin 1958 par CMD[27], qui proposait une « étude sociologique du phénomène instrumental dans les Vosges » et une « discrimination morphologique des épinettes » entre un « type (…) archaïque, l'autre élaboré dans la région vosgienne elle-même ». Le rapport d'activité 1957-1958 de la même[28] est à peine plus explicite en indiquant qu'une « attention toute particulière [a été] apportée au cours de l'enquête aux mensurations des tables d'harmonie des épinettes et de leurs divisions par oeillets, dans le but de déterminer les différentes échelles musicales et d'en déduire, peut-être, un système qui lui serait réservé et qui, en conséquence, pourrait éclairer son origine et témoigner d'un certain niveau culturel de langage musical. » Problématique assurément pertinente, sauf que sa mise à l'épreuve semble n'avoir jamais été tentée.

2. L'enquête des « folkeux »

Treize ans après le passage de l'équipe ATP-CNRS, les nouveaux enquêteurs qui se présentent, en août 1970, au Val d'Ajol chez Laure Gravier, à l'hôtel Enfoncé, manifestent par leur mise et leur allure que la France, dans l'intervalle, n'a pas seulement changé de constitution. La jeune femme et les trois jeunes hommes qui l'accompagnent, portant le cheveu plus long qu'elle, arborent tous les tenues colorées que les reportages de l'année précédente sur le festival de Woodstock ont rendu familières sinon aimables aux habitants des campagnes. Tous quatre sont membres fondateurs du premier folk-club français, le Bourdon, créé à l'automne 1969 à Montparnasse. Et ils arrivent (presque) tout droit d'un premier voyage d'étude qui les a menés au Québec où ils espéraient trouver dans sa pureté et son authenticité préservées la chanson traditionnelle d'expression française. Tous sont chanteurs et musiciens, en instance de professionnalisation.
Des quatre, le plus ardent s'appelle Jean-François Dutertre[29]. Parisien d'ascendance normande, étudiant en lettres féru de Nerval, guitariste en quête d'un instrument « capable de mieux convenir au caractère modal des chansons traditionnelles »[30], il s'est d'abord essayé au dulcimer puis s'est procuré une première épinette fabriquée par un ami avant de « tomber par hasard sur un enregistrement de Mme Gravier[31] » dont la « magnifique technique de jeu » l'a d'autant plus impressionné qu'il ne comprenait pas comment elle s'y prenait. L'idée de lui rendre visite pour « la voir jouer » s'impose d'autant plus que les responsables des ATP

23 Dus à Pierre Soulier, « collaborateur technique au CNRS et au MNATP » (Arch. nat., 20130043/71, ordre de mission du 3 octobre 1957), ils ont été enregistrés sous le numéro d'inventaire 57.124. Des tirages de petit format figurent dans le dossier de la mission (*ibidem*) ; les négatifs sont actuellement (été 2016) conservés au Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (MuCEM), qui prévoit d'en achever la numérisation avant restitution aux Archives nationales.
24 Mais la cote Arch. nat. 20130043/71 n'en recèle qu'une vingtaine.
25 Le dossier de mission (référencé ci-dessus) renferme les propositions d'acquisition soumises au « comité des conservateurs ».
26 Auxquels correspondent après numérisation près de 600 fichiers
27 « Un instrument de musique populaire : l'épinette des Vosges » dans *Arts et traditions populaires*, 1959, p. 86-87.
28 Arch. nat., 20130147/152, 28 février 1958.
29 Ses compagnons occasionnels d'enquête (et plus durablement de scène) sont Emmanuelle Parrenin, Jean-Loup Baly et Jacques Ben Haïm dit Ben. Ils ont tous fait carrière dans le spectacle vivant, comme chanteurs, conteurs et/ou compositeurs-interprètes.
30 Courriel à l'auteur en date du 9 novembre 2015 ; les passages entre guillemets dans la suite du paragraphe sont empruntés au même message. Je remercie très vivement Jean-François Dutertre de m'avoir autorisé à reproduire ses propos et plus généralement d'avoir répondu sans faillir à mon inlassable questionnement.
31 Il s'agit probablement de la polka et de la « danse de Dorothée » enregistrées sur l'album du groupe de Luxeuil-les-Bains, *Les Gauch'nots et les Gauch'nottes de la Haute-Saône*, édité chez Ducretet-Thomson en 1962.

refusent l'accès à leurs enregistrements. Les enquêteurs novices se heurtent toutefois à un obstacle inattendu : « elle venait de perdre son mari et les conditions rigoureuses du deuil, à l'époque, lui interdisaient de jouer de la musique. Nous étions effondrés. Notre désespoir a dû la toucher car elle a trouvé un compromis avec son interdit et nous a donné une « leçon d'épinette », expliquant dans le détail sa façon de jouer (…). Elle s'était auto-enregistrée et nous a permis de recopier ses cassettes. J'ai enfin pu comprendre sa technique très particulière, que je n'ai retrouvée chez aucun autre joueur. »

Sans doute la petite bande est-elle encore redevable à L. Gravier[32] d'avoir été mise en relation avec un menuisier du Val d'Ajol, Jules Vançon (1895-1980), qui avait pris depuis quelques années la relève des deux fabricants d'épinette enquêtés par CMD et MPA. Les jeunes « folkeux » l'enregistrent et lui achètent des instruments. Un an plus tard, il devient le protagoniste unique d'un film 16 mm sur la fabrication de l'épinette que Dutertre tourne durant l'été, avec l'aide de Claude Lefebvre, autre membre fondateur du folk-club parisien, qui a établi une belle relation de confiance avec J. Vançon.

L'enquête connaît un troisième et dernier épisode, en septembre 1972, qui rompt avec l'unité de lieu. S'il commence au Val d'Ajol, « pour terminer le film et enregistrer plusieurs joueurs »[33], grâce au concours d'un technicien du cinéma, luthier à ses heures et assidu aux soirées du Bourdon, Robert Rongier, il se poursuit en Haute-Saône et s'achève par une étape plus longue à Gérardmer. Occasion d'une rencontre avec deux anciens informateurs des ATP, Jean Grossier et Lucie Marchal, le premier témoignant sur ses propres recherches, la seconde réenregistrant un répertoire quasi identique à celui dont CMD avait eu la primeur quinze ans auparavant ; mais surtout opportunité de découvrir les rares spécimens de la lutherie gérômoise rescapés des incendies de maisons qui ont ravagé le canton lors de la retraite allemande de l'automne 1944. A chaque étape, des clichés de grande qualité sont réalisés par le troisième homme de l'équipe, le photographe Dominique Lemaire.

Tous numérisés, les sept heures d'entretiens et de musique, le film tourné dans l'atelier de J. Vançon et l'album réunissant les photographies de D. Lemaire sont désormais conservés aux Archives départementales des Vosges[34] , dans le cadre du projet Archives de la lutherie de Mirecourt. On note l'absence d'archives textuelles mais il n'est pas certain que Dutertre, que rien n'obligeait à suivre les préceptes méthodologiques de l'ethnographie, en ait constitué, même s'il a beaucoup écrit et presque autant publié sur l'épinette, à commencer par une méthode, co-signée avec Jean-Loup Baly, qu'il a nécessairement nourrie de son expérience de terrain[35].

3. Une postérité contrastée avant la jonction par l'archivage

La démarche comparative mise en œuvre visait à dégager les oppositions qui structurent les archives ethnomusicologiques du domaine français, entre publiques et privées, institutionnelles et personnelles, scientifiques et artistiques. A défaut d'originalité, ces couples antithétiques caractérisent deux matrices on ne peut plus contrastées : muséographique d'une part, associative de l'autre, ou, pour monter en généralité, l'*establishment* face au mouvement social.

Comme on l'a vu au fil des présentations, plusieurs points de recoupement les apparentent pourtant : les terroirs (les Hautes-Vosges et le Val d'Ajol), le concours réitéré de certains informateurs, les typologies et la tradition documentaires. Mais aussi bien permettent-ils d'accéder à un degré supérieurement signifiant de différenciation, caractérisé par des spécificités plus substantielles dans au moins deux registres : d'abord celui des motivations, qui opposent la revendication de scientificité des premières à la captation – inconsciemment patrimoniale – d'un répertoire et d'un style de jeu, chez les seconds ; ensuite et surtout, celui de la valorisation des collectes, délibérément limitée et inlassablement différée dans la forteresse ATP, hormis

32 Faute de « [se] rappele[r] qui [leur] a indiqué l'existence de M. Vançon », J.-F. Dutertre en fait la supposition (courriel du 6 août 2016).

33 Courriel Dutertre du 5 novembre 2015. Outre Vançon lui-même, les interprètes enregistrés (et photographiés) sont René Richard ainsi que M. et Mme Claudel.

34 Sous les cotes 372J (fonds Dutertre; http://www.archives-lutherie-mirecourt.fr/atom/index.php/fonds-dutertre-lefebvre-rongier-et-lemaire, page consultée le 5 août 2016) et 146Fi (fonds Lemaire ; http://www.archives-lutherie-mirecourt.fr/atom/index.php/fonds-dominique-lemaire-2, page consultée le 5 août 2016)

35 *L'épinette des Vosges : méthode complète par Jean-Loup Baly et Jean-François Dutertre, photographies de Dominique Lemaire*, Le Val d'Ajol, J.-M. Mougel, 1982 ; l'ouvrage a été réédité en 1986. On peut par ailleurs espérer la prochaine publication d'un inédit intitulé *L'énigme de la tradition d'épinette dans les Hautes-Vosges*, où Dutertre, à l'aide des matériaux de l'enquête ATP et des témoignages qu'il a lui-même recueillis, passe en revue les six épinettes conservées et en tire la conclusion qu'elles confirment « l'existence d'une tradition d'épinettes chromatiques » dans cette micro-région.

l'exhibition de spécimens - muets – dans les dispositifs de monstration du musée[36] ; intense et instantanée dans la mouvance associative : en cohérence avec le projet du *folk revival*, le retour aux sources de l'épinette des Vosges a déclenché la relance de la pratique ainsi que celle de la facture instrumentale, deux phénomènes qui perdurent aujourd'hui.

En apparence, ces antithèses ont trouvé leur synthèse sur le terrain de l'archivage, et en homorythmie puisque c'est presque au même moment que l'enquête de C. Marcel-Dubois et celle de J.-F. Dutertre ont été remises respectivement aux Archives nationales et aux Archives des Vosges.

Encore faut-il se garder de surinterpréter la convergence chronologique. Amorcées par la numérisation des documents sonores qui avait été voulue et réalisée par les derniers responsables du MNATP, la préservation et l'ouverture au public des enquêtes ethnomusicologiques s'effectuent, bien après la disparition des enquêtrices, à la faveur de la remise des corpus aux Archives nationales, accordée en 2013 par les dirigeants du tout nouveau MuCEM, convaincus de l'inopportunité de les transférer à Marseille.

C'est sur de tout autres présupposés et en faisant jouer d'autres réseaux qu'il s'est révélé possible d'intéresser les promoteurs du site « Archives de la lutherie et de l'archèterie de Mirecourt » au fonds Dutertre et de convaincre son propriétaire d'en faire les bénéficiaires du don qu'il souhaitait effectuer. On fait référence ici à la dynamique coopérative, observable dans bien d'autres régions françaises, entre services territoriaux d'archives et acteurs, notamment associatifs, des musiques traditionnelles, aux fins d'assurer la conservation et l'exploitabilité des sources, principalement sonores, issues du grand mouvement de « collectage » du dernier tiers du XXe siècle.

Encore peut-on penser que cette différence matricielle, qu'il est bon de connaître, n'a pas de raison de peser sur les réalisations à venir, dont l'enjeu se concentre désormais sur le terrain strictement documentaire et sur la garantie d'interopérabilité entre portails. Grâce aux technologies de l'information et la communication, la cause patrimoniale fait ainsi jonction avec celle de l'éducation populaire.

36 Plusieurs des épinettes collectées ou acquises ont été exposées dans les galeries scientifique et culturelle du nouveau siège, au bois de Boulogne, ainsi que dans l'exposition temporaire *L'instrument de musique populaire, usages et symboles* (1980-1981), comme signalé à la note 2.